ANTIQUITÉS CHINOISES.

La découverte en Irlande de plusieurs objets marqués au coin de la plus haute antiquité, et d'origine évidemment chinoise va ouvrir un champ vaste et nouveau aux spéculations des antiquaires. Ce sont des sceaux en grand nombre et des vases en porcelaine dans un état de conservation remarquable, et qui, si l'on peut juger par les inscriptions dont ils sont couverts, remontent, au dire des savants, à une époque peu éloignée de celle de Confucius.

On a d'abord révoqué en doute l'authenticité de ces découvertes, quelques uns prétendaient qu'elles faisaient partie du grand nombre d'objets curieux que Lord MacCarthey avait rapportés de la Chine, lors de sa mission dans ce pays ; mais dernièrement on a constaté que ces articles avaient été trouvés longtemps avant la mission du noble lord ; et même avant qu'on fût en rapport avec le céleste empire. Il ne s'agit donc plus que de décider comment ces objets sont parvenus à un endroit où l'on s'attendait le moins à les trouver.

Les Académies et les sociétés littéraires, n'en doutons pas, ne manqueront pas de s'échapper sur cette question ; on aura force théories plus ou moins probables, qui comme toutes les autres théories *hujus generis*, feront loi jusqu'à ce qu'une autre vienne les renverser. Suivant le journal de Londres auquel nous empruntons ces détails, l'opinion la plus probable, c'est que les enfants d'Hybernie auraient été en rapport avec le grand et florissant empire de la Chine longtemps avant la conquête de la Bretagne par Jules-César. L'histoire, en effet, nous apprend, que les Milésiens, longtemps avant l'arrivée de St. Patrice en Irlande, avaient porté la civilisation à un haut point de perfection, et il n'est pas absolument impossible que ces deux peuples aient eu dès lors des relations commerciales. Une foule de circonstances favorise cette conjecture, mais on comprend que l'*Abeille* est par trop prudente pour se prononcer en définitive sur ce sujet avant d'avoir recueilli les opinions des savants archéologues qui s'en occupent spécialement.

P. D.

M. J. Bte. Lahaille, Ancien Supérieur du Séminaire de Québec.

Le *Canadien* du mois de mai 1809 publie une petite biographie que nous aimons à reproduire. *L'Abeille* doit être heureuse de pouvoir ranimer la mémoire d'un homme qui s'est dévoué à l'enseignement et qui, toute sa vie, s'est consacré au bien de la jeunesse.

Mourut,—Mercredi au matin, le 24 du présent, à l'Hôpital Général, Messire J. Bte. LaHaille, Prêtre, Supérieur du Séminaire de Québec, Vicaire Général du Diocèse, âgé de 58 ans.

Messire J. Bte. La Haille né en 1751 à Tarbes en Gascogne, après avoir fait d'excellentes études dans l'Université de Bordeaux, vint en Canada en 1775. Peu de temps après son arrivée, il fut agrégé au Séminaire de Québec. Il professa pendant plusieurs années la Philosophie, les Mathématiques et la Théologie avec beaucoup de succès. Doué de très-grands talents, il saisissoit avec facilité ce qu'il y a de difficile dans les hautes sciences, et il développoit avec tant de netteté et de méthode celles qu'il enseignoit par état, que ses jeunes auditeurs le suivoient toujours avec plaisir et presque sans aucun effort. Il avoit, par une étude assidue, acquis de grandes connaissances ; et bien loin de s'en glorifier devant les hommes, il les tenoit cachées par humilité et par modestie.

Placé à la tête de sa maison en 1805, il se conduisit avec tant de douceur, de prudence et de sagesse pendant toute sa supériorité, qu'il se fit également aimer et respecter de ses confrères et de tous les étudians du Séminaire. Fidèle à son Dieu et à son Roi, et sincèrement attaché à tous ses devoirs, il n'eut jamais d'autres règles de conduite que celles que lui prescrivoit la Religion, la loyauté et l'honneur. Ce respectable Prêtre n'a cessé d'exercer le Saint Ministère que le jour même qu'il est tombé dangereusement malade. Il a vu venir la mort sans trouble, avec une tranquillité qui ne peut se trouver que dans l'âme innocente ; et quand on lui a annoncé que sa maladie était très-sérieuse et qu'il pourroit bien ne point en revenir, il n'a répondu que par ces paroles du St. Roi David, '*Deus meus es tu ; in manibus tuis sortes meæ.*" (Vous êtes mon Dieu ; mon sort est entre vos mains.)

Monseigneur l'Evêque de Salde accompagné du clergé de cette ville et des environs, a célébré jeudi son service, et a inhumé son corps dans l'Eglise du Séminaire en présence d'un grand nombre d'assistants.

Générosité de Boileau.

Boileau avoit prêté neuf mille livres à un de ses neveux, et ce débiteur ne fut ni reconnaissant ni exact. Le poète lui abandonna deux mille livres sur neuf, et dit : "Si j'eusse été content de lui, je lui eusse cédé la somme entière : car aussi bien il m'avait accoutumé à m'en passer."

Le célèbre M. Patru, dit de Boze, se trouvait, à la honte de son siècle, réduit à vendre ses livres, la plus agréable, et presque la seule chose qui lui restoit. M. Despréaux apprit qu'il était sur le point de les donner pour une somme assez modique, et il alla aussitôt lui offrir près d'un tiers d'avantage ; mais, l'argent compté, il mit dans son marché une nouvelle condition qui étonna M. Patru ; ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne serait qu'en survivance à M. Despréaux. Il ne fut pas moins généreux envers M. Cassandre, auteur d'une excellente traduction de la Rhétorique d'Aristote ; et sa bourse fut encore ouverte à beaucoup d'autres : car la vue d'un homme de lettres qui était dans le besoin lui faisait tant de peine, qu'il ne pouvait s'empêcher de prêter de l'argent, même à Linière, qui souvent alloit du même pas au premier endroit du voisinage faire une chanson contre son créancier."

"Après la mort de Colbert, dit Dalembert, la pension qu'il avait fait donner à Corneille fut supprimée, quoique ce grand homme fût pauvre, âgé, malade et mourant. Despréaux courut chez le roi pour l'engager à rétablir cette pension. Il offrit le sacrifice de celle dont il jouissait lui-même, disant qu'il ne pourrait, sans honte, recevoir une pension de sa majesté, tandis qu'un homme tel que Corneille, en était privé. Le roi envoya deux cents louis à Corneille, et ce fut un parent de Despréaux qui les porta.

☞ On offre en vente à ce bureau une collection complète des huit premières années de l'*Abeille*, reliées en volumes séparés.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable d'avance. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien

A Notre Dame de Levy. . . M. E. Clément.

A la Petite-Salle . . . M. L. Langis

Chez les Externes. MM. { P. Doherty. / Chs Baillargeon.

GEORGES ROY, Gérant.